

Romains 1, 16-17 ; 3, 21-28 ;

Ephésiens 2, 4-10 ;

Jean 3, 14-17

En ce dimanche de la Réformation, j'ai eu envie de reprendre avec vous un des thèmes centraux de la Réforme, à savoir la question de la Justification ; ça paraît comme ça un peu technique, de la théologie de cabinet pour spécialiste, et pas très actuel comme question et pourtant je crois que cette question continue de jouer un rôle crucial dans notre compréhension de Dieu encore faut-il traduire en termes d'aujourd'hui cette notion qui a été au cœur de la controverse qui a provoqué cette rupture irrémédiable au 16^{ème} siècle.

Mais revenons un peu arrière pour planter le décor. Le 31 octobre 1517 à Wittenberg, le moine Martin Luther placarde à la porte de l'Eglise 95 thèses qui dénoncent la gouvernance de l'Eglise et surtout qui critiquent la vente d'indulgences par l'Eglise pour garantir le salut et l'accès au paradis. Cela marquera le début du mouvement de la Réforme qui va se répandre comme une trainée de poudre. Dix-neuf ans plus tard, en 1536, Genève adoptera à son tour la Réforme.

Cette question du salut, du rôle de l'Eglise dans l'obtention du salut, de la place de nos œuvres restera au cours des siècles un élément majeur de discorde entre protestants et catholiques.

Et pourtant 500 ans plus tard, à l'occasion du jubilé de la Réforme en 2017 a été signée une « Déclaration commune sur la Justification » entre les différentes églises protestantes et l'Eglise catholique pour souligner que si nous pouvions avoir encore des différends sur cette question, celle-ci n'était plus source de division et ne brisait pas la communion. En d'autres termes, il n'y a plus des raisons de se battre sur cette question, vu que nos points de vue théologiques se sont rapprochés.

Cette Déclaration est source d'espoir en ce qui concerne le dialogue œcuménique, car il faut bien mesurer que cette question a été une des raisons majeures qui a provoqué dès le 16^{ème} siècle le schisme entre Protestants et catholiques. Pour comprendre ces enjeux, il faut se rappeler que la question du salut littéralement hante les chrétiens du 16^{ème} siècle. Ce n'est pas une question seulement pour les théologiens, mais vraiment une question existentielle qui finit par terroriser les populations. Le contexte de guerres, de famines, de peste qui a précédé a favorisé ce climat anxiogène. Luther lui-même, en homme de son temps, est travaillé par cette question et souffre de n'arriver jamais à être à la hauteur et de risquer ainsi de subir la condamnation de Dieu.

C'est en revisitant la critique acerbe de Paul sur la piété des Pharisiens que Luther, et à sa suite l'ensemble des Réformateurs, va proposer une manière radicalement différente d'aborder la question du salut. Paul, dans ses différentes lettres, et en particulier dans ce célèbre premier chapitre de l'épître aux Romains que nous avons relu ce matin, critique la piété des Pharisiens qui voudrait prétendre que l'être

humain peut se rendre justice lui-même devant Dieu par ses œuvres. Ou pour le dire autrement que chacun de nous doit et peut mériter l'amour de Dieu et son salut par la qualité de sa vie et de ses actions.

Cela apparaît tout un coup comme une forme d'évidence à Luther : non l'être humain quel qu'il soit, même le plus saint, ne peut se sauver lui-même ! Il est et demeure pécheur quoi qu'il fasse. Seuls l'amour et la justice de Dieu peuvent lui apporter le salut et donc une forme de tranquillité de l'âme, de paix intérieure. C'est le fameux « *Sola fide* » par la foi seule.

On peut même dire que tout le mouvement de la Réforme découle de cette redécouverte. Luther va donc s'attaquer concrètement sur la scène publique à la vente d'indulgences, ces billets qu'on acquérait contre monnaie sonnante et trébuchante qui tout en finançant la construction de St Pierre de Rome étaient censés nous garantir notre place au paradis, mais aussi à toutes ces formes de piété populaires issues du Moyen-Age qui voulaient que l'on puisse non seulement acquérir son salut, mais également racheter le salut de parents défunt.

Du point de vue de la Réforme, l'être humain demeure pécheur et ne pourra jamais par ses propres mérites « mériter » son salut ou l'amour de Dieu. Il n'est justifié que par la foi dans un acte gracieux de Dieu (*sola gratia*). L'être humain demeure, par nature, par essence, pécheur tout en étant justifié par Dieu en Christ. C'est la fameuse formule de Luther : *simul peccator et iustus*. En même temps je suis pécheur et en même temps je suis juste devant Dieu !

La question ne se pose plus aujourd'hui dans les mêmes termes qu'au 16^{ème} siècle ; l'angoisse de la mort n'est probablement plus la même et les positions théologiques ont également évolué. L'Eglise catholique a fait son « aggiornamento » avec Vatican 2, reconnaissant combien nous sommes dépendants de l'amour premier de Dieu. La Déclaration reconnaît clairement que nous sommes incapables de nous sauver nous-mêmes. Nous ne pouvons que répondre à la grâce première de Dieu. Chacun de nous doit, indépendamment de ses œuvres, se reconnaître incapable par lui-même de vivre à la hauteur de ce que le Seigneur attend de lui.

Mais il faut bien reconnaître aussi que dans la pensée protestante il n'a jamais été question de sous-estimer les œuvres, ou pour le dire autrement, notre manière de répondre à cet amour de Dieu, notre manière de vivre ont toujours été reconnues comme des éléments fondamentaux de la vie chrétienne. Parler, en théologie protestante, de « salut par la foi » (en opposition au salut par les œuvres) ne doit pas être compris comme un salut sans les œuvres. Pour Luther, Calvin et les autres Réformateurs, ce qui est fondamental, c'est de souligner que jamais ma manière de vivre ne pourra en quelque sorte provoquer l'amour de Dieu. La grâce est première. Mais nous sachant aimés, nous sachant constamment pardonnés, nous sommes invités à répondre à cet amour par une manière de vivre conforme à l'Evangile. C'est ce qu'on appelle en théologie la « sanctification », autrement dit la manière de répondre par ma vie à la

justification, ou pour le dire plus simplement, comment je réponds dans ma vie, par mes actions et manière de me comporter à l'amour inconditionnel que Dieu ne cesse de m'offrir.

Les œuvres n'ont jamais été exclues de la théologie protestante. Les Réformateurs ont refusé d'en faire une cause du salut, mais bien plutôt d'y voir là la conséquence. Notre réponse à l'amour de Dieu.

En rappelant cela, on parvient à rapprocher les points de vue pour finir par admettre que nos conceptions ne sont plus en opposition, même si des manières de formuler peuvent être nuancées. Toutefois ensemble les Eglises chrétiennes arrivent à confesser, et ce n'est pas rien, que « *la personne humaine est, pour son salut, entièrement dépendante de la grâce salvatrice de Dieu* », selon la formule tirée de cette Déclaration commune, et ce n'est pas rien, car au-delà de l'aspect un peu « technique » qu'elle semble toucher, de fait elle touche un pan fondamental de notre témoignage chrétien dans le monde d'aujourd'hui. Je m'explique. Cette question est particulièrement actuelle, car si on la traduit en langage d'aujourd'hui, elle concerne les possibilités pour l'être humain d'être heureux, libre et joyeux, malgré ses limites et ses échecs.

Il n'est certes plus question d'appliquer ou non la loi à la lettre comme au temps des Pharisiens, ni d'acheter des indulgences pour garantir sa place au paradis comme au temps de Luther, mais il est toujours autant question de ce qui oppresse l'être humain, de ce qui nous pèse.

Comme je le dis souvent à mes catéchumènes, il y a fondamentalement deux approches différentes dans la relation qu'on peut avoir avec Dieu. La plus courante, celle présente dans de nombreux courants spirituels ou religieux, la plus instinctive aussi chez l'être humain consiste à chercher à plaire à Dieu, à faire ce qu'il faut pour que la divinité porte un regard bienveillant à notre égard et nous accord ses faveurs ou nous préserve des malheurs. C'est le fameux « *do ut des* » pour parler de manière un peu pédante. Je te donne pour que tu me donnes en retour ! Or avec Jésus-Christ, cette manière de comprendre la relation à Dieu s'écroule. C'est une véritable révolution et les Pharisiens le comprennent bien. Toute leur religion et leur pratique consiste précisément à suivre la Loi le plus scrupuleusement pour devenir dignes de Dieu. Or l'Evangile met à mal cette manière de voir et nous rappelle à la suite du Christ que jamais nous ne pourrons nous montrer dignes de l'amour de Dieu. Nous ne pouvons le recevoir que par pure grâce, comme un cadeau immérité. Mais comme le Seigneur est un Dieu d'amour, il ne nous regarde plus comme pécheur, mais comme si nous étions justes devant lui. Autrement dit, bien que je ne puisse jamais espérer devenir la personne que je pourrais ou devrais être, Dieu lui me regarde, avec amour et bienveillance comme si je l'étais déjà. Inutile d'essayer de nous sauver nous-mêmes.

Paul va même plus loin quand il rappelle que là où le péché abonde, la grâce surabonde. Autrement dit, il n'y a pas de mal à être pécheur, nous le sommes tous, même la personne la plus sainte reste pécheur. Plus donc on se reconnaît pécheur, plus on a de chance de reconnaître en retour la grâce dont Dieu nous

bénit ! Inutile donc de chercher à acquérir les faveurs de Dieu. Et c'est bien là la grande nouveauté de l'Evangile, comme le dit le théologien Tillich il faut plutôt chercher à « accepter d'être accepté », c'est-à-dire reconnaître humblement que je dépendant de l'amour de Dieu, mendiant de sa grâce. Un amour qui m'est donné gratuitement, sans condition, si ce n'est celle de lui ouvrir mon cœur. Pas besoin donc de chercher à plaire à Dieu, il suffit de reconnaître son amour et chercher à en vivre, voilà qui change tout !

Aujourd'hui nous croulons toujours sous le poids de la condamnation ou du jugement. Nous peinons à nous affranchir du regard des autres. Nous essayons de correspondre à ce que le monde attend de nous, un monde de compétition et de rendement, de performances, et malheur à celui qui ne peut être à la hauteur. Aujourd'hui il s'agit de se réaliser, il s'agit de « réussir sa vie », d'être à la hauteur. Et que c'est difficile, que c'est pesant, que cela peut être angoissant.

Ensemble, chrétiens de tout bord, nous devons rappeler avec force et conviction que Dieu nous aime et aime chacun, chacune d'entre nous, tel qu'il est inconditionnellement ; et que c'est fort de cet amour, en dépit de nos limites, de nos manquements, de nos zones d'ombre que nous pouvons nous risquer dans cette vie, parce que nous nous savons aimés et non jugés. Jamais je ne pourrai réaliser pleinement ma destinée, être à la hauteur des attentes que je me donne, que je pressens chez les autres ou celles que Dieu attendrait de moi. Dieu ne m'en tient pourtant pas rigueur. En Christ il m'aime comme je suis et c'est ce qui me donne la confiance, la force, la ténacité et la paix pour affronter le monde et tous ses défis. Et ça c'est vraiment une parole libératrice, Une Bonne Nouvelle pour aujourd'hui

Oui dans la foi seule (sola fide), je me reconnais aimé, tout le reste finalement n'est finalement plus que détail. Amen

Temple de Malagnou, dimanche 2 novembre 2025

Pasteur Emmanuel Fuchs

Paroisse protestante Rive Gauche / Genève